

Jean-Pierre Siméon. *Le Bois de Hêtres.* Poésie. Le Chambon-sur-Lignon: Cheyne éditeur. 1998. ISBN 2-84116-025-4. 80F.

Avec ce beau prologue du "Bois de Hêtres" symbolisant les milliers d'êtres morts à Buchenwald, Jean-Pierre Siméon nous montre que la lumière de Weimar, les ténèbres des forêts de Hölderlin ne suffisent pas à notre histoire. La barbarie nazie a investi le terrain de notre mémoire et le poète détient un héritage mental qu'il nous livre tout au long du recueil.

L'homme a-t-il définitivement perdu le nombre d'or de la foi et de la fraternité qui auraient pu le conduire vers quelque chose de difficile à nommer puisque encore sans existence, sauf, peut-être dans le poème. Ce "*sentiment du monde*" que le poète nous révèle patiemment se construit plus visiblement dans ce nouveau recueil.

Quelque chose n'existe pas
que nous voyons paraître
dans les environs de l'espoir.

L'homme, les hommes, habités de peu de douleurs et de peu de lumière s'essaient obstinément au chant, rêvent d'une harmonie que le poète peut pressentir. La peau de Jean-Pierre Siméon frissonne et nous transmet son frisson. Son texte s'accomplit car:

il faut bien qu'en nos mains
l'usure des jours
accomplisse sa mort.

Jean-Pierre Siméon "*crieur de poèmes*" et "*crieur de rues*" semble ne respirer qu'en son cri intérieur. Il ne revendique pas plus d'espace pour l'homme qui ne sait plus respirer les fleurs:

ce qu'il nous faut
c'est ce souffle qui passe
comme un papillon dans les flammes.

Primo Lévi, Attilà Jozsef, rythment le pas de Jean-Pierre Siméon. Ils savent que le poème est toujours sur "*l'autre rive*" et que la souffrance quelle qu'elle soit est inacceptable. Briser l'intolérable en refusant la vie, comme tous les deux l'ont fait pour simple raison de dignité humaine, est peut-être le seul acte héroïque possible.

Quand Attilà Jozsef écrit:

Puis je pris la plume
encore mieux qu'un couteau

Jean-Pierre Siméon répond:

Je dis que nous avons deux mains
pour l'ouvrage
et pour couteau
la sévérité du langage

et dans le sens même de l'engagement de Attilà Jozsef, Jean-Pierre Siméon espère comme son compagnon hongrois que:

Un temps viendra
où nos enfants nés dans l'ankylose de la peur
prendront le tram
vers les banlieues fleuries.

Nous sommes redevables à Jean-Pierre Siméon de cette simple et fraternelle solidarité, nous lui sommes redevables aussi de cette faculté de croire dans les mots amour et fraternité qui sont si usés sous d'autres plumes.

Serions-nous dans un monde où les vivants et les morts ne cohabiteraient plus? La mort, les poètes le savent, participent de la vie et font alliance d'amour comme le suggère Jean-Pierre Siméon. Ce sont les cendres des êtres d'amour au "Bois de Hêtres" qui fertilisent le renouveau de ceux qui prendront le tramway vers Buda, de ceux qui diront à ceux qui voudront bien reconnaître le mot amour "ce qu'il faut croire".

Pourquoi renoncerions-nous à ce qu'il faut croire quand "*notre amour sera dans les labours comme une pierre?*" Le poète suggère-t-il que l'amour est incassable comme une pierre solide ou bien nous dit-il que rien ne sortira d'une terre caillouteuse puisque "Nous continuerons d'être pauvres".

L'enfance, l'innocence sont liées dans le poème de Jean-Pierre Siméon, elles seules peuvent nous livrer à la blancheur, celles que les amants retrouvent sous le drap, celle que nous devons parcourir sur notre route. Jean-Pierre Siméon est un homme d'action. La poésie

l'a engagé dans une révolution qui, si elle n'apparaît pas forcément dans le poème, se lit au premier degré de l'écriture, dans le meilleur premier degré de l'écriture.

Le chant de Jean-Pierre Siméon n'est plus à démontrer. Ceux qui ont la chance de le lire l'écoutent et le suivent dans la voie de sa poésie qui laisse au lecteur la place qui est sienne.

"Un homme bêchera le ciel", écrit le poète.

Jean-Pierre Siméon est sans doute celui-là.

Monique Labidoire
Rueil-Malmaison, France

Gaëtan Brulotte. *Oeuvres de chair : figures du discours érotique.* Québec : Presse Universitaires Laval. 1998. 509 pp. ISBN 2-7637-7597-7 (PUL)

En exerçant de son travail magistral sur le délicat sujet de l'érotisme, Gaëtan Brulotte cite Georges Bataille : "L'érotisme est le problème des problèmes," et rejoint ainsi, dès l'ouverture, un autre grand penseur en la matière. Problème épineux pourrait-on dire, car "qui s'y frotte s'y pique", selon l'expression populaire, et personne n'en ressort jamais tout à fait indemne. En invoquant Bataille, presque comme une incantation, Brulotte sait qu'il pénètre ainsi en *enfer*, cet "Enfer de la Bibliothèque nationale" (p. 3), domaine obscur et souvent secret, au sol foulé seulement par les plus courageux, ou les plus fous, qu'ils soient *pour*, ou encore *contre*, l'érotisme.

Premier écueil qu'évite Brulotte, celui de la subjectivité, s'écarter à la fois de la lecture aimante, érotique, et de celle plus perverse des moralisateurs qui condamnent et qui jugent, et peut-être qui jouissent de cette sévérité facile et infantilisante. Brulotte, que pourtant on devine et on sent passionné, aimant, sinon amant de cette littérature des corps accouplés et enflammés, recherche la *neutralité* objective, outil indispensable pour travailler la chair du texte, sans la blesser de quelque manière. Il réinvente la *métalangue* de l'amour écrit et produit des termes neufs et jeunes, mais qui, on le comprend, vont grandir: on ne parlera plus d'*érotisme*, ou de *littérature érotique*, ni de *pornographie*, mais d'*érogaphie*, de *littérature érogaphique*, et même d'*érographe* (un terme qui aurait peut-être fort plu à Bataille, lui si souvent traité de pornographe dépravé et minable, ...).

Mais l'objectif "objectif" de Brulotte ne s'arrête pas à la terminologie et englobe la méthode, la forme, ainsi que le fond. Pour Brulotte, en effet, et c'est une, parmi d'autres, originalités de son texte, "la neutralité suppose ainsi, plus profondément, une *égalisation* effective des valeurs dans la *sélection des oeuvres*" (p. 7). Ce "nivellement" se veut mouvement égalitaire entre les oeuvres étudiées, effondrement de la hiérarchisation traditionnelle entre la *bonne* et la *mauvaise* littérature. Ici, l'enjeu est d'importance, car, plus que toute autre, la littérature *érogaphique*, souffre de ce genre de discrimination, et